

# YVES SAINT LAURENT



## La douleur de créer

Avec Saint-Laurent, la mode est devenue le 10<sup>e</sup> art, à l'égal des 9 autres, c'est dire qu'elle est tout sauf futile ; d'ailleurs, le couturier déclarera que « non seulement la mode est le plus fidèle miroir d'une époque, mais elle est une des plus directes expressions plastiques de la nature humaine. »  
Découverte des rituels rigoureux du maître et des lieux où, chaque année, il créait quatre collections complètes.

**L**e 6 août 1965, trois ans après l'ouverture de sa maison de couture, Yves Saint Laurent présente, dans ses salons, sa toute dernière collection sous les applaudissements d'un public conquis et de journalistes qui le sont tout autant, et dans les rangs desquels on reconnaît des stars de la profession comme Diana Vreeland (*Vogue États-Unis*), Françoise Giroud (*L'Express*), Eugenia Sheppard (*International Herald Tribune*), Edmonde Charles-Roux (*Vogue Paris*), Marie-Louise Bousquet (*Harper's Bazaar*). *Combat* exprime un avis largement partagé en écrivant que le mérite du créateur est d'avoir « composé cette année une ligne absolument nouvelle à partir de principes anciens. C'est la tradition adaptée à la jeunesse 1965 pour un automne qui n'a pas oublié l'été. À cet égard, la collection est unique. » Cette présentation, qui marquera à tout jamais l'histoire de la mode, est aussi le couronnement de celui qu'on appelle, depuis son passage chez Dior, le Petit Prince candide de la couture. Sur 106 modèles présentés, 26 sont directement inspirés des toiles de Piet Mondrian, un des pionniers de l'abstraction, et de Serge Poliakoff. YSL a transformé des tableaux en œuvres originales, qui plus est, en trois dimensions. La création de cette collection, comme toutes les autres, est une véritable descente aux enfers dont il ne remonte jamais tout à fait indemne, après le défilé et les louanges qui l'accompagnent. Chacune de ses créations « commence par l'angoisse, une angoisse incoercible », écrit Jérôme Savignon (*Le Studio d'Yves Saint Laurent, Miroir et Secrets*), nourrie par la peur du vide et l'impuissance. À raison de 4 collections par an, 2 de haute couture et 2 de prêt-à-porter, la torture est quasi permanente pour ce dépressif ; ne dit-il pas : « Quand je dessine, que je crée, je me fais du mal. »

**Pour dessiner, il part à Marrakech dans ce Maroc qu'il a découvert en 1966 et qui lui rappelle son Oranais natal.** Il s'y rend 2 fois par an et en revient avec une petite mallette de cuir roux qui déborde de croquis. Une fois installé villa Majorelle, ses inhibitions s'envolent ; c'est le déclic. Il s'empare d'un crayon Staedtler type 2, très noir, et dessine d'un jet, à une vitesse phénoménale, sans pause, sur des feuilles oblongues, des dizaines et des dizaines de vêtements. C'est ce qu'il appelle « le miracle de l'instant ». Il a d'ailleurs expliqué cette fièvre créatrice : « Lorsque je prends un crayon, je ne sais pas ce que je vais dessiner (...). Je commence par un visage de femme et, tout à coup, la robe suit, le vêtement se décide (...). C'est la création à l'état pur, sans préparatifs, sans vision (...). Quand le dessin est fini, je suis très heureux. » À peine arrivé à Paris, tout le monde sait que Monsieur Saint Laurent est de retour, comme un chevalier qui s'en reviendrait avec le Graal. « Il a trouvé ! Chacun se sent prêt à le suivre dans une confiance absolue », ainsi que le relate Jérôme Savignon. « Entouré d'une équipe



2

formidable que j'adore et qui me le rend bien », le couturier va vivre, malgré les affres qui l'accompagnent, « une merveilleuse et passionnante aventure ». Les semaines qui suivent vont osciller entre « effervescence, silence, fièvre, inquiétude, fous rires et gaieté malicieuse. » Premières et premiers d'atelier vont se succéder dans cette « zone où l'artiste est roi » (selon la formule de Cocteau), avec un protocole digne d'une cour impériale. Habituellement, la porte du studio reste entrouverte, « bien que personne ne se risquerait à y pénétrer sans y avoir été invité », rapporte Olivier Flaviano, le directeur du musée Yves Saint Laurent installé dans les anciens locaux de l'entreprise ; mais lorsque son travail nécessite un surcroît de calme et de concentration, il ferme alors sa porte, sur laquelle il placarde une formule empruntée à Silvana Mangano : *Comportatevi bene*

- 1 Yves Saint Laurent dans son studio, en 1986 (Photo : droits réservés)
- 2 Robe, hommage à Piet Mondrian (collection haute couture automne-hiver 1965), lors du défilé rétrospectif au Centre Georges Pompidou, à Paris, en 2002. (Photo : Guy Marineau)





1

(tenez-vous bien). Même Pierre Bergé, son associé et compagnon, n'y va pas sans y être invité. Les rôles sont parfaitement distribués : à l'un la création, à l'autre la gestion. Olivier Flaviano qualifie d'ailleurs le petit couloir qui sépare leurs domaines respectifs de « Muraille de Chine virtuelle ».

### Pendant 3 semaines, toute la maison va célébrer le culte du beau et de la nouveauté.

Le chœur de cette liturgie, là où tout se décide, tout converge et d'où partent toutes les décisions, c'est le studio, la pièce de travail d'Yves Saint Laurent, au 1<sup>er</sup> étage, qui par ailleurs dispose, au même niveau, d'un bureau dont il se sert peu et qu'il utilise essentiellement pour les rendez-vous avec clients et fournisseurs. Alors, tout s'enchaîne dans un rituel immuable. 1<sup>er</sup> acte. Dès son retour, YSL envahit la moquette et les bureaux du studio des croquis rapportés de sa propriété marocaine. Avec Anne-Marie Munoz, la directrice (qui, des années plus tard, s'étonnait encore de la capacité créatrice du maître) et Loulou de la Falaise qui s'occupe essentiellement des accessoires (sacs, ceintures, gants, chapeaux, etc.), un domaine essentiel pour le créateur qui aime « qu'une robe soit simple et un accessoire fou », il effectue un premier choix. Ce sont les seules à partager le studio avec lui.

2<sup>e</sup> acte. Cette première sélection effectuée, commence alors un ballet parfaitement réglé. En blouse blanche, ce qui montre toute l'importance de cette étape, assis à sa table de travail couverte de dossiers-croquis soigneusement classés par catégories (tailleurs, robes du soir, de jour, de cocktail, blouses, etc.), Monsieur Saint Laurent reçoit les responsables des ateliers situés au deuxième étage. Le doyen des ateliers tailleurs ouvre la séquence en échangeant des idées et les autres suivent. Une fois les croquis originaux sélectionnés, ils sont reproduits

sur des fiches appelées « feuilles de Bible ». Ces documents donnent toutes les informations nécessaires à l'atelier et au mannequin auquel le modèle est attribué (références des matières et des coloris, nom des fournisseurs et des accessoiristes, etc.). Chacun repart avec une quinzaine de croquis qu'il montre à son second.

3<sup>e</sup> acte. La réalisation de la première esquisse en toile à patron pour les tailleurs (les vêtements structurés) et en toile à beurre pour le flou (les robes). Ces maquettes doivent rendre l'exactitude du dessin en trois dimensions et donner une idée précise des proportions, de la coupe et de la silhouette. C'est un travail d'associés (selon l'expression en usage chez Dior) qui implique tout l'atelier, pour traduire le plus fidèlement possible le rêve du concepteur en réalité.

4<sup>e</sup> acte. La création des toiles ou la métamorphose des croquis en maquettes. Chaque première et premier d'atelier descend au studio, à l'étage du dessous, accompagné d'un mannequin-cabine chargé d'essayer des vêtements afin de constater l'effet qu'il procure une fois porté. Travaillant à temps plein pour la maison, les mêmes vêtements lui sont attribués pendant toute leur conception. Yves Saint Laurent examine, scrute, évalue, retouche cette maquette non pas directement, mais dans le reflet du miroir qui double la profondeur et lui offre une meilleure vision.

5<sup>e</sup> acte. Le modèle une fois validé, il faut choisir le tissu, parfois précieux et toujours de grande qualité. Pour chaque collection, YSL demande 10 000 m de tissus, créés spécialement par Gustav Zumsteg, « mon allié, mon ami, mon complice », mais n'en utilise finalement que 1 000. Ce qui n'est pas sélectionné est retourné au fabricant qui ne le facture pas. Une fois les choix opérés, les échantillons sont découpés et épinglés, puis le tout reprend le chemin des ateliers avec les dessins. Vu leurs prix, les tissus ne sont coupés qu'à l'ultime validation.



2

6<sup>e</sup> acte. La naissance secrète des modèles. Sitôt une robe jugée aboutie, commence, dans un absolu secret, la litanie des essayages et des allers-retours entre le studio et les ateliers.

7<sup>e</sup> acte. L'accessoirisation est finalisée. La plupart des bijoux, ceintures et sacs à main sont conçus et réalisés à l'extérieur, mais il arrive qu'YSL dessine certaines pièces. La création en matière de mode est un processus bien fragile dont chaque étape peut remettre en cause tout le travail déjà accompli : « On n'est pas libre. Vous pouvez faire un dessin très beau qui peut être trahi par la première d'atelier, par le mannequin, par le tissu. » Le créateur lui-même, pris d'une inspiration soudaine, peut aussi revoir une partie de sa copie à tout moment. Ce fut justement le cas pour les fameuses robes Mondrian. Un mois avant le défilé, « lassé de faire des robes tristes pour milliardaires désabusées », rapporte *Le Journal du dimanche*, il décide de redessiner certains modèles pour insuffler un vent de modernité, trouvant l'inspiration dans un ouvrage offert par sa mère, *Piet Mondrian. Sa vie, son œuvre*, de Michel Seuphor. Il confiera que Mondrian et Poliakov (qui l'a également inspiré) l'intéressaient « davantage pour leur côté architectural que pour leur aspect décoratif. Pour moi, faire d'un Mondrian ou d'un Poliakov, une robe c'est mettre leurs toiles en mouvement (...). Ils m'ont apporté un rajeunissement et un rafraîchissement extraordinaires. Ils m'ont apporté la pureté, l'équilibre. »

Arrive le jour tant attendu, celui du défilé avec son cortège d'effervescence, d'inquiétude et d'incertitude, suivi du verdict du public et des journalistes venus du monde entier. Cette grand-messe de l'élégance, du style et du luxe, a été célébrée jusqu'en 1976 dans les salons de la maison, à l'entresol ; elle a ensuite migré dans le salon Impérial de l'Hôtel Inter-Continental. Un plan indique le placement des invités (clients, journalistes, acheteurs, amis) et spécifie l'ordre de passage des modèles, regroupés par thème. Au passage de chaque mannequin, un speaker annonce, en français et en anglais, le nom du modèle et en donne les principales caractéristiques.

**Aujourd'hui, le 5, avenue Marceau, à Paris, est devenu un musée** où sont présentées quelques-unes des plus belles réalisations de la maison ; même la pénombre, le silence et le calme y exsudent le luxe. Seul lieu conservé dans son jus : le studio. La pièce, rectangulaire, a de faux airs de galerie avec la très grande glace du fond. Le temps s'est arrêté dans ce lieu le laissant tel qu'il était du vivant d'Yves Saint Laurent. Ne manquent que sa présence et celle des deux gardiennes du temple, les seules à travailler là, à demeure, à ses côtés, Anne-Marie Munoz, celle « qui fait tout pour que tout soit à l'heure », et Loulou de la Falaise qui a « la légèreté du cristal » et dont les avis sont si précieux. Le blanc et le beige dominent dans ce décor reflétant les goûts de son propriétaire qui aime mêler la rigueur et la

- 1 Planche des ensembles habillés, collection haute couture automne-hiver 1965
- 2 Yves Saint Laurent dans son studio, en 1986 (Photo : droits réservés)





## UN ANGE RAVAGEUR

Yves Saint Laurent est né le 1<sup>er</sup> août 1936 à Oran, en Algérie. Très tôt, il s'intéresse à la mode ; il écrira plus tard : « J'avais imaginé à quatorze ans que j'avais une maison de couture. » Il arrive à Paris en 1955 et, peu après, il présente des croquis à Michel de Brunhoff, un ami de ses parents, directeur de *Vogue* France. Celui-ci est impressionné par la précocité du jeune homme : « Sur cinquante dessins qu'il m'apportait, vingt au moins auraient pu être de Dior. De ma vie, je n'ai rencontré quelqu'un de plus doué. »

L'ange ravageur, comme le qualifie Edmonde Charles-Roux, entre chez Dior, alors qu'il n'a pas encore 19 ans. À la mort de Christian Dior, en 1957, il succède à son mentor à la direction artistique de la prestigieuse maison. Il a 21 ans. Il est comme « un enfant amusé qui joue aux dés au bord du gouffre », écrira fort justement Jean-Jacques Schuhl (*Libération*, 7 janvier 2002). La dépression, qui sournoisement le taraudait, le terrasse en 1960, alors que la France est en pleine guerre d'Algérie. Il apprend son licenciement sur son lit d'hôpital. C'est Pierre Bergé, son compagnon qu'il a connu en 1958, lors d'un dîner organisé par Marie-Louise Bousquet, de *Harper's Bazaar*, qui le lui annonce. Sans se démonter, il lui répond alors : « Nous allons fonder une maison ensemble. »

Ils s'installent dans l'ex-hôtel particulier du peintre Jean-Louis Forain, au 30 bis de la rue Spontini. Ils fonctionnent comme une armée en campagne, prêts à conquérir la capitale : Pierre Bergé assurant l'intendance et Yves Saint Laurent se chargeant de mener les guerres en dentelles. Il présente la première collection signée de son nom le 29 janvier 1962. Le 14 juillet 1974, l'entreprise fait sa révolution en déménageant dans un bel hôtel particulier au 5 de l'avenue Marceau. L'entresol est occupé par les salons de réception de la clientèle. Chaque cliente a une vendeuse, unique interlocutrice, qui lui est attachée, du premier jusqu'au dernier jour. Le premier étage regroupe l'administration, la direction générale, le studio et les bureaux des deux associés. Les ateliers, où travaillent 150 personnes, occupent les deuxième et troisième étages, sous les toits. Yves Saint Laurent meurt le 1<sup>er</sup> juin 2008. Aujourd'hui, le bâtiment est occupé par la Fondation Pierre Bergé-Yves Saint Laurent qui a pour principale mission d'assurer la conservation et le rayonnement de l'œuvre du couturier. À ce titre, une partie des locaux est devenue un musée. La marque YSL perdure mais seul le prêt-à-porter subsiste. Il n'y a plus de haute couture. Sans successeur, Yves Saint Laurent restera l'unique, l'incomparable. F.G.

simplicité à la fantaisie. Cet éclectisme, qui le protège « de la stérilité et de l'emmurement », confie-t-il, est le secret de sa jeunesse.

Le mur le plus long est percé de fenêtres tandis que son opposé est occupé par des rayonnages où s'alignent des centaines de livres dont les tranches apportent quelques notes colorées. Des rideaux faits de simples toiles beiges peuvent les occulter, accentuant le décor laiteux de la pièce, ce qui semble anachronique chez ce « peintre du tissu » pour qui les couleurs ont une importance extrême et avec lesquelles il joue, en les mélangeant parfois de manière improbable. Une niche tapissée de liège apporte une petite nuance de fantaisie. Photos et dessins, témoignant de ses goûts et de sa vie, y sont accrochés à touche-touche. Ainsi, un de ses portraits datant de 1958, signé Bernard Buffet, voisine avec des photos de Matisse, un de ses peintres préférés, et de Françoise Giroud. Ce renforcement, couleur tabac, avec tous ces souvenirs, a l'allure d'une chapelle votive. Malgré (ou plutôt à cause) de son extrême simplicité, son bureau, constitué d'une plaque de verre reposant sur une planche rectangulaire gainée d'une feutrine grège posée sur deux tréteaux, s'impose au regard. C'est son meuble fétiche, il l'a suivi pendant toute sa carrière, du studio de Dior, rue Jean Goujon, jusqu'à l'avenue Marceau. Des objets divers, compagnons de route eux aussi, dont ce grand superstitieux aime s'entourer pour travailler, s'y bousculent. On y trouve pêle-mêle la canne de Christian Dior, ses lunettes, un presse-papier de métal en forme de main, deux statuettes de lions (son signe astrologique, il est né un 1<sup>er</sup> août), l'une en bronze et l'autre en cristal. Les fauves y font bon ménage avec deux autres statuettes représentant des bulls français. Il a possédé successivement quatre de ces chiens qu'il aimait beaucoup et qui tous ont porté le nom de Moujik.

Sa blouse blanche, avec laquelle il a été souvent photographié en plein travail, jetée négligemment sur le dossier de sa chaise, semble dans l'attente de son hypothétique retour. Les poètes ne meurent jamais.

**Francis Gouge ■**

Pierre Bergé et Yves Saint Laurent à Dar Es Saada, Marrakech, en 1977 (Photo : Guy Marineau)